

GUIDE *Livres*

■ Les livres du mois p. 00 ■ La bande dessinée p. 00 ■ Le classique p. 00 ■ Les revues du mois p. 00

Chair fraîche et linge sale

Folle, noceuse, syphilitique, hystérique, empoisonneuse, meurtrière : la presse s'est déchaînée sur Violette Nozière, qui a assassiné ses parents un soir de 1933. Anne-Emmanuelle Demartini décortique ce fait divers pour dresser un portrait de la société française des années 1930. Édifiant.

Par Emmanuelle Loyer*

Violette Nozière, la fleur du mal.

Une histoire des années trente

Anne-Emmanuelle Demartini

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017, 398 p., 26 €.

La jeune fille a une face pâle encadrée de cheveux noirs, pas vraiment jolie mais souriante, élancée, sur fond de décor d'un jardin public parisien ; un autre cliché la montre en adolescente à la frange sage ; et puis le visage se ferme, l'expression s'absente dans les photos de l'identification judiciaire : elle est devenue une criminelle, un monstre, coupable de double parricide (père et mère) par empoisonnement dans la nuit du 22 au 23 août 1933. Violette Nozière, 18 ans, peut devenir une des icônes du fait-divers du siècle.

Par ce geste « *qui la sépare de l'humanité* » selon l'écrivain Colette, la jeune fille rejoint une cohorte historique de femmes maudites, empoisonneuses,

tueuses passionnelles en lui donnant sa tonalité spécifiquement contemporaine, comme l'a bien montré l'exposition récente « *Présumées coupables* » aux Archives Nationales à Paris (dont le catalogue a été édité par les Arènes en 2016). Car si la presse voit en elle une plante vivace du pavé parisien, des plaisirs et des crimes, de la lie, elle est aussi une fleur de la culture de masse du premier xx^e siècle, une enfant de la III^e République, de son utopie d'ascension sociale pour tous, d'un régime d'autorité paternelle à la fois réaffirmé et contesté, de la jeunesse « moderne », des générations déstabilisées de l'après- Première Guerre mondiale.

Dans ce qui devient l'Affaire Violette Nozière, on peut donc entrer par de multiples portes. Anne-Emmanuelle Demartini choisit de n'en fermer aucune. Historienne des sensibilités, spécialiste du crime, de l'infâme, du monstrueux

dans les sociétés contemporaines, elle investigue de sa plume précise les lieux où ça déborde pour mieux cerner les logiques sociales à l'œuvre, les imaginaires puissants qui structurent, malgré eux, les pensées et croyances des groupes humains. Du caractère fécond

de ce type de positionnement hérité de Michel Foucault (la marge), mais aussi de Roland Barthes (la pensée du fait-divers), puis expérimenté par Alain Corbin (l'horreur), elle nous administre une nouvelle preuve, avec les mêmes qualités d'écriture, le même scrupule dans l'enquête, l'attention maniaque au détail qui caractérisaient déjà son premier

livre sur Lacenaire (*L'Affaire Lacenaire*, Aubier, 2001).

C'est d'abord par les mille échos d'une presse quotidienne et hebdomadaire florissante, véritable formatrice des opinions, qu'elle saisit la réverbération du cas Violette Nozière dans l'imaginaire





Arrêtée Violette sort de l'hôpital Saint-Ambroise où elle a vint d'être confrontée à sa mère qui, contrairement à son père, survécut à l'empoisonnement.

collectif : inscription dans une « culture du crime » en place depuis la Belle Époque, matrice du roman policier, montée de la présence du visuel grâce à la multiplication des photographies et, de manière indissociable, croissance du voyeurisme. La presse met en place le « storytelling » d'une tragédie, mais une tragédie moderne, où de vieux substrats culturels autour de la figure de l'empoisonneuse, historiquement liée à la sorcellerie, sont réactivés par une dimension nouvelle et bientôt ébruitée dans les journaux : Violette était porteuse de la syphilis.

Dans une société hantée par le péril vénérien (depuis la fin du XIX^e siècle), c'est là une charge de plus qui accuse la vie dérégulée de la jeune fille, mais confirme l'image inaltérablement vénéneuse de la femme dans la culture occidentale. Cette logique de genre est particulièrement puissante ici : elle s'empare de l'enquête judiciaire comme du récit médiatique en explorant toutes les facettes pathologiques du féminin, à

commencer par l'hystérie accolée à la coupable, renforcée par sa supposée frigidité de noceuse, sa mythomanie et son insensibilité monstrueuse puisqu'après avoir mené à bien son sinistre dessein, Violette est allée danser à Montmartre. Il est remarquable que les discours savants de la psychiatrie, y compris les plus « progressistes » (Magnus Hir-

Son inavouable mobile : six années d'inceste paternel

schfeld) convergent avec l'évolution de la culture populaire : du XIX^e siècle au XX^e, le monstre est devenu le fou. Mais monstrueuse ou folle, Violette Nozière subit surtout un déni de reconnaissance. En effet, la célébrité du cas vient du paroxysme dans l'abject qu'il met en scène. Violette Nozière, après avoir reconnu son crime, en a exprimé l'inavouable mobile : le père incestueux et les six années de relations sexuelles

qu'il lui a imposées. C'est là une dimension fondamentale du livre d'Anne-Emmanuelle Demartini qui, tout en faisant surgir ces « concrétions d'imaginaire », est également une enquête sur la vérité de l'accusation incestueuse de la fille parricide – et par là même, une exploration nouvelle dans l'historiographie des crimes sexuels et de leur déni.

Comme beaucoup de faits-divers, l'affaire Violette Nozière interroge une pulsion anthropologique forte, un aspect transgressif de la nature humaine à un moment donné. L'inceste est la transgression majeure. Les journaux peinent à en écrire le terme, avant qu'une partie d'entre eux, le plus souvent à gauche (sauf *L'Humanité*) tende enfin une oreille attentive à ce que dit cette jeune fille : tuer le père pour sortir du secret et dire l'inceste. L'intrication entre l'ordinaire de la norme et l'extraordinaire de sa transgression est magistralement désignée.

Car le fait-divers ouvre une brèche par laquelle s'engouffre la parole des journalistes certes, des témoins, des avocats lors du procès, mais aussi un flux de paroles ordinaires qu'Anne-Emmanuelle Demartini retrouve dans les lettres spontanément adressées au juge d'instruction : certaines femmes écrivent, peut-être pour la première fois de leur vie, leur propre expérience de l'inceste paternel. C'est tout l'intérêt de l'étude de tels cas : ils offrent une chair terriblement fraîche à l'historien, aussi bien par leur inscription serrée dans un contexte à plusieurs échelles (anthropologique, historique, médiatique), mais aussi dans leur capacité à déchirer cette trame. Ici, par exemple, le débat sur la peine de mort pour les femmes. Finalement, le jugement de peine capitale est commué en travaux forcés à perpétuité, peine qui sera elle-même réduite, en 1942 et par le Maréchal Pétain, à douze ans.

L'épilogue met en scène un coup de théâtre déceptif qui fait s'engouffrer, en fin de parcours, un appel d'air sur-réaliste. La rencontre manquée avec la fille de Violette Nozière interroge intimement les attendus de l'enquête historique et les ambitions de ceux et celles qui les mènent. C'est avec intelligence et délicatesse que l'historienne Anne-Emmanuelle Demartini décortique les différentes pièces du grand linge sale de la famille occidentale contemporaine. ■

* Professeure d'histoire à Sciences Po